

Les Plaisirs et les Jours et Le Mystérieux Correspondant: quelques réflexions sur l'œuvre de jeunesse de Marcel Proust

Katarina Marinčič

Résumé

Partant d'une comparaison entre le recueil *Les Plaisirs et les Jours* (1896) et les textes retrouvés par Bernard de Fallois, publiés en 2019 sous le titre *Le Mystérieux Correspondant et autres nouvelles inédites*, l'article aborde quelques aspects de l'œuvre de jeunesse de Marcel Proust. Les nouvelles, les réflexions et les poèmes que le jeune Proust inclut dans son premier livre témoignent de l'influence esthétique de Robert de Montesquiou, ainsi que d'une morale catholique conventionnelle. Par contre, les écrits divers rassemblés par Bernard de Fallois ne sont pas seulement « plus parlants », plus osés du point de vue moral (cf. Proust 2019, 5) ; ils sont déjà marqués par l'esprit d'analyse typique de l'auteur de *La Recherche*, imprégnés de l'ironie proustienne qui transformera Montesquiou le « Professeur de Beauté » en Charlus.

Mots-clés: littérature française du XXe siècle, Marcel Proust, œuvre de jeunesse, *Les Plaisirs et les Jours*, *Le Mystérieux Correspondant*, amour, homosexualité, morale

À L'OMBRE DE MAMAN, CUEILLANT DES FLEURS AVEC LE PROFESSEUR DE BEAUTÉ

Marcel Proust publie son premier livre en 1896, à l'âge de 25 ans. Le recueil intitulé *Les Plaisirs et les Jours* paraît chez Calmann-Lévy, mais à compte d'auteur. Pour les contemporains, ce petit livre est avant tout une source d'amusement, la préciosité stylistique du débutant allant de pair avec la somptuosité prétentieuse de l'édition. Pour la postérité, cependant, pour les lecteurs et les historiens de la littérature qui avaient depuis longtemps cessé de considérer Marcel Proust comme *un mondain amateur* (cf. Assouline 9), cet opuscule de jeunesse est – une source tout court.

Certes, les textes que le jeune Proust compose à l'ombre, voire parfois à l'aide de *maman*, présentent un intérêt biographique. À part une psychologie d'amour largement héritée de Stendhal¹, on peut y discerner les germes d'une grande partie des thèmes et des motifs proustiens (i.e. des thèmes et des motifs de *La Recherche*). Leur présence dans un texte qui, par sa qualité littéraire, n'est pas encore un texte proustien proprement dit, donne preuve, semble-t-il, de leur provenance autobiographique. Pour le jeune écrivain, comme plus tard pour l'auteur de *La Recherche*, la passion amoureuse n'est que le produit de notre imagination incitée par la jalousie. Le jeune Proust, tout comme plus tard l'auteur de *La Recherche*, est fasciné par les toilettes et les pédigrées des grandes dames. Il ironise sur le snobisme tout en le partageant. Il connaît la force évocatrice de la musique. Il est profondément troublé par la perte de conscience pendant le sommeil, profondément déçu par la reprise des sens au moment du réveil²...

Pourtant, ces ressemblances indéniables sont, dans un certain sens au moins, trompeuses: nous ne les découvrons qu'à postériori, parce que nous les cherchons. D'un autre point de vue, ce qu'il y a de plus étonnant dans l'écriture du jeune Proust, c'est le fait qu'elle promet si peu, qu'elle imite de si près, et si gauchement, le style précieux de Robert de Montesquiou.

1 Dans *Les Plaisirs et les jours*, l'amour occupait des nouvelles et des « études » précieuses rédigées en prose poétique qui méritaient à leur jeune auteur le sobriquet de « Petrone ingénu » et qui étaient avant tout une manifestation, mal déguisée d'ailleurs, de ses déboires sentimentaux. Dans *Jean Santeuil*, au contraire, cette passion ne sert plus simplement de véhicule d'expression aux confidences ou aux épanchements de l'auteur, mais est devenue plutôt l'objet d'une étude réfléchie. Cela est surtout évident dans les pages baptisées « De l'Amour » par Bernard de Fallois, et dans lesquelles la critique n'a pas tardé à reconnaître comme des notes marginales du célèbre traité de Stendhal. Car si d'une part Proust a résolument refusé de faire de Jean un Fabrice ou un Julien, il a tout aussi résolument rédigé ces pages sur l'amour dans le but d'illustrer à travers ce personnage ses propres réflexions sur les théories stendhaliennes. (Saraydar 5)

2 Cf. Marinčič 103.

/.../ le bonheur, est-ce rien d'autre chose que de l'espérer, sur un théâtre qui l'embellirait, et dont l'impatience va jusqu'à donner de l'âme aux objets, de la vie aux choses? (Jumeau-Lafond 23)

Ainsi Robert de Montesquiou dans la réflexion intitulée *Les Hortensias bleus*. Et le jeune Marcel à répondre, en écho de son « Professeur de Beauté »:

A peine une heure à venir nous devient-elle le présent qu'elle se dépouille de ses charmes, pour les retrouver, il est vrai, su notre âme est un peu vaste et en *perspectives* bien ménagées, quand nous l'aurons laissée loin derrière nous, sur les routes de la mémoire. (Proust 1924, 219)

Il n'y a jamais trop de fleurs – mais il y en a vraiment beaucoup dans *Les Plaisirs et les Jours*. L'idée de « donner de l'âme aux objets, de la vie aux choses », le jeune Proust la prend à la lettre.

La pendule bat fiévreusement, les parfums des roses s'inquiètent et les orchidées tourmentées se penchent anxieusement vers Honoré; une a l'air méchant. Sa plume inerte le considère avec la tristesse de ne pouvoir bouger. Les livres n'interrompent point leur grave murmure. (Ibid. 80)

LA LIBERTÉ DU TON

L'admirateur de la *Recherche* qui feuillètera *Les Plaisirs et les Jours* pour y trouver l'empreinte du génie sera probablement déçu par la faiblesse artistique du jeune écrivain. De même, un familier du monde proustien sera surpris par la morale qui imprègne une partie considérable du recueil: une morale catholique étrangement conventionnelle, en désaccord avec le bavardage quasi mondain auquel l'auteur se livre à d'autres endroits du texte. Du point de vue biographique, l'impression que l'on gagne est celle d'un jeune homme qui voudrait passer pour sage, pieux et, à la fois, désabusé et cynique.

La préface dédicatoire aux *Plaisirs et les Jours* est très illustrative à cet égard. L'auteur dédie le recueil à la mémoire de son ami Willie Heath, mort en 1893. Peu est connu sur la personnalité du jeune Anglais, encore moins sur la nature de son amitié avec Proust. Nous pouvons pourtant supposer qu'au moment où il fait la connaissance de Marcel, Willie rayonne une foi de néophyte : né dans une famille protestante, il vient de se convertir au catholicisme. Ce rayonnement, auquel s'ajoute le charme de sa personne, semble avoir fait une impression profonde sur le jeune Proust. Si profonde, en effet, qu'il se sent obligé de demander pardon, implicitement au moins, à son ami – ou bien à ses mânes – pour « la liberté du ton » adopté dans le livre qu'il lui dédie.

J'ai au moins la confiance que nulle part la liberté du ton ne vous y eût choqué. Je n'ai jamais peint l'immoralité que chez des êtres d'une conscience délicate. Aussi, trop faibles pour vouloir le bien, trop nobles pour jouir pleinement dans le mal, ne connaissant que la souffrance, je n'ai pu parler d'eux qu'avec une pitié trop sincère pour qu'elle ne purifie pas ces petits essais. (Proust 1924, 13)

Pour quoi exactement demande-t-il pardon? Certes, pour avoir peint des portraits psychologiques de toute une série de jeunes filles vaines et sensuelles. (Il ne faut pas être trop enclin au biographisme pour voir, dans ces faibles créatures qui succombent aux tentations seulement pour se laisser dévorer par les regrets, des autoportraits à peine voilés de l'auteur.) Quant aux hommes qui peuplent *Les Plaisirs et les Jours*, leur plaisir le plus vif n'est pas celui d'une sensualité partagée, mais celui de la conversation, préférablement accompagnée d'une tasse de thé. Ainsi Baldassare Silvande, protagoniste de la première nouvelle du recueil:

Surnaturelle comme une madone, douce comme une nourrice, je vous ai adorée et vous m'avez bercé. Je vous aimais d'une affection dont aucune espérance de plaisir charnel ne venait concerter la sagacité sensible. Ne m'apportiez-vous pas en échange une amitié incomparable, un thé exquis, une conversation naturellement ornée, et combien de touffes de roses fraîches. (Ibid. 31)

Le protagoniste de la dernière nouvelle (*La fin de la jalousie*) trouve l'apaisement final de ses souffrances amoureuses à l'approche de la mort, dans la conscience que l'amour qu'il avait ressenti pour sa maîtresse est en train de se sublimer en l'amour pour se « frères humains » :

En pleurs, au pied du lit, elle murmurait les plus beaux mots d'autrefois: « Mon pays, mon frère. » Mais lui, n'ayant ni le vouloir ni la force de la détromper, souriait en pensant que son « pays » plus en elle mais dans le ciel et sur toute la terre. Il répétait dans son cœur : « Mes frères », et s'il la regardait plus que les autres, c'était par pitié seulement /.../. Mais il ne l'aimait pas plus et pas autrement que le médecin, que les vieilles parentes, que les domestiques. Et c'était là la fin de sa jalousie. (Ibid. 260)

Pour paraphraser le héros du premier grand roman de Proust: *tout cela pour une femme qui n'était peut-être même pas son genre!*

La scène la plus osée, la description la plus érotique du livre, le lecteur des *Plaisirs et les Jours* ne la trouvera pas là où le jeune Proust « peint l'immoralité chez des êtres d'une conscience délicate », mais dans la préface dédicataire. Voilà le portrait que Marcel peint de Willie :

C'est au Bois que je vous retrouvais souvent le matin, m'ayant aperçu et m'attendant sous les arbres, debout, mais reposé, semblable à un de ces seigneurs qu'a peints Van Dyck et dont vous aviez l'élégance pensive. Leur élégance, en effet, comme la vôtre, réside moins dans les vêtements que dans le corps, et leur corps lui-même semble l'avoir reçue et continuer sans cesse à la recevoir de leur âme : c'est une élégance morale. Tout d'ailleurs contribuait à accentuer cette mélancolique ressemblance, jusqu'à ce fond de feuillages à l'ombre desquels Van Dyck a souvent arrêté la promenade d'un roi ; comme tant d'entre ceux qui furent ses modèles, vous deviez bientôt mourir, et dans vos yeux comme dans les leurs, on voyait alterner les ombres du pressentiment et là douce lumière de la résignation. Mais si la grâce de votre fierté appartenait de droit à l'art d'un Van Dyck, vous releviez plutôt du Vinci par la mystérieuse intensité de votre vie spirituelle. Souvent le doigt levé, les yeux impénétrables et souriants en face de l'énigme que vous taisiez, vous m'êtes apparu comme le saint Jean-Baptiste de Léonard. (Ibid. 10)

UN POST-SCRIPTUM FRAGMENTAIRE

En octobre 2019, cent vingt-trois ans après la parution des *Plaisirs et les Jours*, les Editions de Fallois publient, sous le titre *Le Mystérieux Correspondant et autres nouvelles inédites*, neuf textes rédigés à l'époque où Proust préparait son premier livre. Selon Bernard de Fallois (qui les a redécouvertes), ces nouvelles auraient dû figurer dans *Les Plaisirs et les Jours*; si le jeune auteur les a laissées inachevées, ou bien, dans d'autres cas, ne les a pas incluses dans le recueil, c'était principalement pour éviter le scandale.

Ces nouvelles trop parlantes, sans doute en ce temps trop scandaleuses, leur jeune auteur a choisi de les garder secrètes. Mais il avait éprouvé le besoin de les écrire. Elles constituent, presque lisibles à claire-voie, ce *journal intime* que l'écrivain n'a confié à personne. (Proust 2019, 5)

Ainsi Luc Fraisse dans l'introduction au recueil.

Mot clé journal intime. En 1964, le romancier anglais E.M. Forster, d'ailleurs un grand admirateur de Proust³, écrit dans son journal une phrase à la fois lucide et énigmatique:

I should have been a more famous writer if I had written or rather published more, but sex has prevented the latter. (cit. Moffat 319)

3 /.../ no novelist anywhere has analysed the modern consciousness as successfully as Marcel Proust. (Forster 26)

Le même vaut-il pour le jeune Marcel Proust? La gloire littéraire serait-elle venue plus tôt pour lui si ce n'était pour la crainte d'offenser la morale publique (ou bien d'offenser *maman*)?

Oui et non.

Si le recueil fragmentaire *Le Mystérieux Correspondant* peut être considéré, entre autre, comme une source biographique, il l'est dans la même mesure que *Les Plaisirs et les Jours*. Si l'intérêt de ces textes n'est pas dans leur valeur littéraire, il n'est non plus dans leur indiscretion. Pour citer encore une fois Luc Fraisse:

.../ ces nouvelles ne renferment rien de scabreux, qui susciterait le voyeurisme. Elles approfondissent, par des chemins extraordinairement variés on le verra, le problème psychologique et moral de l'homosexualité. Elles exposent une psychologie essentiellement souffrante. Elles n'introduisent pas par effraction dans l'intimité de Proust ; elles donnent à comprendre une expérience humaine. (Proust 2019, 5)

Une psychologie souffrante, certes. Pourtant, ce qui distingue *Le Mystérieux Correspondant* des *Plaisirs et les Jours* n'est pas le surplus de souffrance. En effet, c'est juste le contraire. Les « êtres d'une conscience délicate » que le jeune Proust nous présente dans son premier livre, même ceux qui n'ont d'autre maladie que le snobisme, souffrent démesurément, car ils (et elles) souffrent aveuglement. Dans *Le Mystérieux Correspondant*, par contre, la souffrance est déjà essentiellement proustienne, c'est à dire éminemment lucide. L'audace que le jeune Proust démontre dans quelques-uns de ces fragments est déjà celle de Proust à son apogée: la volonté inexorable d'analyser.

Deux exemples illustratifs.

Les quelques *scènes de la vie militaire* que Proust inclut dans les *Plaisirs et les Jours* ne dépassent guère le registre des anecdotes nostalgiques, « tableaux du genre du souvenir ».

Nous avons certains souvenirs qui sont comme la peinture hollandaise de notre mémoire, tableaux de genre où les personnages sont souvent de condition médiocre, pris à un moment bien simple de leur existence, sans événements solennels, parfois sans événements du tout, dans un cadre nullement extraordinaire et sans grandeur. Le naturel des caractères et l'innocence de la scène en font l'agrément, l'éloignement met entre elle et nous une lumière douce qui la baigne de beauté. Ma vie de régiment est pleine de scènes de ce genre que je vécus naturellement, sans joie bien vive et sans grand chagrin, et dont je me souviens avec beaucoup de douceur. Le caractère agreste des lieux, la simplicité de quelques-uns de mes camarades paysans, dont le corps était resté plus beau, plus agile, l'esprit plus original, le cœur plus spontané, le caractère plus naturel que chez les jeunes gens que j'avais fréquentés auparavant et que je fréquentai

dans la suite, le calme d'une vie où les occupations sont plus réglées et l'imagination moins asservie que dans toute autre, où le plaisir nous accompagne d'autant plus continuellement que nous n'avons jamais le temps de le fuir en courant à sa recherche, tout concourt à faire aujourd'hui de cette époque de ma vie comme une suite, coupée de lacunes, il est vrai, de petits tableaux pleins de vérité heureuse et de charme sur lesquels le temps a répandu sa tristesse douce et sa poésie. (Proust 1924, 207)

Honni soit qui mal y pense.

Dans la nouvelle *Souvenir d'un capitaine* (incluse dans *Le mystérieux correspondant*) la courte visite du protagoniste « en cette petite ville où il fut un an lieutenant » ne tourne pas à l'idylle. La ville provinciale donne lieu à une rencontre qui le marquera pour toujours. En comprenant intuitivement l'essence troublante de cette rencontre, il l'analyse implicitement, mais sans pruderie.

Je sentis que le brigadier m'écoutait, et il avait levé sur nous d'exquis yeux calmes, qu'il baissa vers son journal quand je le regardai. Passionnément désireux (pourquoi ?) qu'il me regardât je mis mon monocle et affectai de regarder partout, évitant de regarder dans sa direction. L'heure avançait, il fallait partir. Je ne pouvais plus prolonger l'entretien avec mon ordonnance. Je lui dis au revoir avec une amitié tempérée tout exprès de fierté à cause du brigadier et regardant une seconde le brigadier qui rassis sur sa borne tenait levés vers nous ses exquis yeux calmes, je [le] saluai du chapeau et de la tête, en lui souriant un peu. Il se leva tout debout et tint sans plus la laisser retomber, comme on fait au bout d'une seconde pour le salut militaire, sa main droite ouverte contre la visière de son képi, me regardant fixement, comme c'est le règlement, avec un trouble extraordinaire. Alors tout en faisant partir mon cheval je le saluai tout à fait et c'était comme déjà à un ancien ami que je lui disais dans mon regard et dans mon sourire des choses infiniment affectueuses. Et oubliant la réalité, par cet enchantement mystérieux des regards qui sont comme des âmes et nous transportent dans leur mystique royaume où toutes les impossibilités sont abolies, je restai nu-tête déjà emporté assez loin par le cheval la tête tournée vers lui jusqu'à ce que je ne le vis[se] plus du tout. Lui saluait toujours et vraiment deux regards d'amitié, comme en dehors du temps et de l'espace, d'amitié déjà confiante et posée, s'étaient croisés.

Je dînai tristement, et restai deux jours vraiment angoissé, avec dans mes rêves cette figure qui tout à coup m'apparaissait, me secouant de frissons. Naturellement je ne l'ai jamais revu et je ne le reverrai jamais. Mais d'ailleurs maintenant vous voyez je ne me rappelle plus très bien la figure, et cela m'apparaît seulement comme très doux dans cette place toute chaude et blonde de la lumière du soir, un peu triste pourtant, à cause de son mystère et de son inachèvement. (Proust 2019, 52-53)

Le personnage peu convaincant de Baldassare Silvande, amateur du « thé exquis » et de la « conversation naturellement ornée » (cf. supra) obtient de la profondeur dès qu'on le soustrait au contexte des relations hétérosexuelles. Dans le dialogue intitulé *Aux Enfers*, le plus osé parmi les textes inclus dans *Le Mystérieux Correspondant*, un des interlocuteurs s'exprime sur les femmes d'une façon qui, au niveau stylistique, rappelle la façon de parler du vicomte de Sylvanie (présenté dans le récit comme un homme hétérosexuel dont le plus grand amour, cependant, reste platonique). Preuve irréfutable que le style n'est pas toujours l'homme même.

J'ai quelque rancune contre les hommes, mais j'ai toujours infiniment apprécié les femmes. J'ai écrit sur elles des pages qu'on a bien voulu traiter de délicates et qui furent du moins sincères et vécutées. J'ai compté parmi elles de sûres amies. Leur grâce, leur faiblesse, leur beauté, leur esprit m'ont souvent enivré d'une joie qui pour ne rien devoir aux sens n'en fut pas moins intense si elle en fut plus durable et plus pure. J'allais me consoler auprès d'elles des trahisons de mes amants et il y a quelque douceur à pleurer longuement et sans désir contre un sein parfait. Les femmes me furent à la fois madones et nourrices. Je les adorais et elles me berçaient. Elles me donnaient d'autant plus que je leur demandais moins. Je fis à plusieurs une cour empreinte d'une sagacité que les bourrasques du désir ne venaient point déconcerter. Elles me donnaient en échange un thé exquis, une conversation ornée, une amitié désintéressée et gracieuse. À peine puis-je en vouloir à celles qui par un jeu cruel et un peu niais voulurent en s'offrant me faire avouer que je ne me sentais nul goût pour elles. Mais à défaut d'un orgueil bien légitime, la plus élémentaire coquetterie, la peur de compromettre leur charme auprès d'un admirateur aussi véritable, un peu de bonté et de largeur d'esprit déconseillèrent cette attitude aux meilleures d'entre elles. (Proust 2019, 65-66)

BIBLIOGRAPHIE

- Assouline, Pierre, ed.. *Marcel Proust, André Gide : Autour de La Recherche*. Paris: Complexe, 1988.
- Jumeau-Lafond, Jean-David, ed.. *Robert de Montesquiou, Marcel Proust : Professeur de Beauté*. Paris: La Bibliothèque, 1999.
- Marinčič, Katarina. *Divini elementa poetae: Les lieux et leurs noms dans l'œuvre de jeunesse de Marcel Proust*. *Ars et Humanitas*, XIII/2 (2019).
- Moffat, Wendy. *A Great Unrecorded History: A New Life of E.M. Forster*. New York: Farrar, Straus and Giroux, 2010.
- Proust, Marcel. *Les Plaisirs et les Jours*. Paris: Gallimard, 1924.

Proust, Marcel. *Le Mystérieux Correspondant et autres nouvelles inédites*. Paris: Éditions de Fallois, 2019.

Saraydar, Alma. *Proust disciple de Stendhal: les avant-textes d'Un Amour de Swann dans Jean Santeuil*. Paris: Lettres modernes, 1980.

Katarina Marinčič

Université de Ljubljana, Slovénie

katarina.marincic@ff.uni-lj.si



Radosti in dnevi in Skrivnostni korespondent, nekaj razmišljanj o mladostnem delu Marcela Prousta

Članek obravnava nekatere vidike mladostnega dela Marcela Prousta, izhajajoč iz primerjave med zbirko *Radosti in dnevi* (*Les Plaisirs et les Jours*, 1896) ter večinoma neobjavljenimi, deloma fragmentarnimi besedili, ki jih je v svojem arhivu hranil Bernard de Fallois in so leta 2019 izšla pod naslovom *Skrivnostni korespondent in druge neobjavljene novele* (*Le Mystérieux Correspondant et autres nouvelles inédites*). V zgodbah, refleksijah in pesmih, ki jih mladi Proust vključi v svojo prvo knjigo, je čutiti močan vpliv Roberta de Montesquiouja, ki ga je mladi Proust štel za svojega « profesorja lepote ». V idejnem pogledu zbirko zaznamuje konvencionalna katoliška morala. Besedila, ki jih je zbral Bernard de Fallois, niso le odkritejša, moralno drznejša, ampak je v njih poleg natančne psihološke analize, značilne za zrelega Prousta, že zaznati tudi proustovsko ironijo, ki bo « profesorja lepote » spremenila v barona Charlusa.

Ključne besede: francoska književnost 19. stoletja, Marcel Proust, mladostno delo, *Radosti in dnevi*, *Skrivnostni korespondent*, ljubezen, homoseksualnost, morala